

Expos
Écrans
Théâtre
Livres

Cahier



PHILIPPE FUZEAU/RMN-GRAND PALAIS/SP

Du balai ! Avec son essai *La Sorcière* (1862), Jules Michelet révolutionne un vieux thème sans toutefois renouveler la vision que portent les hommes sur le corps des femmes. *La Leçon avant le sabbat* (1880), par Louis-Maurice Boutet de Monvel, château-musée de Nemours.

Des sorcières en liberté surveillée

De 1860 à la Belle Époque, les artistes « réenchangent » ce personnage, non sans ambiguïtés : autrefois vieille et inquiétante, elle devient jeune et sensuelle. Mais, si elle gagne en puissance comme sujet historique, elle n'échappe pas aux fantasmes, notamment dans le monde de l'art...

À l'entrée, un exemplaire du *Malleus Maleficarum* («Marteau des sorcières»)... Le célèbre traité de démonologie, publié en 1486, sert à rappeler une estimation : les procès en sorcellerie en Europe auraient entraîné

60 000 à 80 000 exécutions, dont 80 % concernaient des femmes. Sans se couper de l'Histoire, ce n'est pas la chasse aux sorcières qu'exploire le musée de Pont-Aven, mais un tournant dans leur représentation. «Nous sommes partis du constat

qu'énormément d'œuvres d'art du XIX^e siècle servaient à illustrer le thème de la sorcellerie, sans que l'on ne se soit jamais intéressé à elles», explique Leïla Jarbouai, co-commissaire et conservatrice du musée d'Orsay, prêteur d'une quarantaine

d'œuvres sur les 200 rassemblées. Un ouvrage, paru en 1862, a dicté le choix de la période : *La Sorcière*, de Michelet. Avant lui, la sorcière incarne la vieillesse, le vice, le mal. Après le livre de l'historien, elle cesse d'être une victime ; elle apparaît désormais puissante et devient un symbole de révolte, de connaissance, d'harmonie avec la nature. Michelet l'érige en un mythe moderne – dont les féministes s'empareront

plus tard – qui a abondamment inspiré l'art de son temps, façonnant notre imaginaire. En début de parcours, une toile de Gustave Moreau, conçue pour orner un tribunal, traduit ce basculement: son hypnotique victime semble aussi se poser en accusatrice, le doigt pointé en direction du spectateur.

Quand la psychiatrie s'emmêle...

Mais si les artistes font un sort aux représentations du passé, la réhabilitation véhicule son lot d'ambiguïtés. Pour être positive, la sorcière doit être jeune et belle, nous montre la section «Le feu au corps». Âgée, elle reste monstrueuse. Les créations trahissent aussi un regard désirant et voyeur, parfois jusqu'au sadisme, sur le corps féminin.

Faute de pouvoir citer toutes les œuvres d'intérêt de cette exploration érudite, arrêtons-nous sur la toile *Les Fascinées de la Charité*, exécutée en 1890 par Moreau de Tours, fils et frère de psychiatre. À la fin du XIX^e siècle, des aliénistes postulent qu'il existe une analogie entre leurs patientes et les démoniaques du passé, avec des pratiques curatives proches des usages inquisitoriaux. Et la peinture de venir justifier ces dérives... Les braises de l'aveuglement cessent-elles, un jour, de couvrir sous la cendre? 

STÉPHANIE GATIGNOL

Sorcières! (1860-1920)

Fantasmes, savoirs, liberté,
musée de Pont-Aven (29).
Jusqu'au 16 novembre.
www.museepontaven.fr

Les bagages du destin



DR/SP

de la répression et de l'extermination des Juifs. Enfin, un vecteur de mémoire conservé à l'abri des greniers, fermé sur un passé dont ses propriétaires souhaitent, tantôt se protéger, tantôt témoigner. Avec, à la clé, un potentiel trésor d'archives pour leurs descendants ou les historiens.  S. G.

Valises! Histoires d'un objet dans la guerre, musée de la Résistance et de la Déportation, citadelle de Besançon. Jusqu'au 31 décembre. www.citadelle.com

Alors que les valises des estivants s'en retournent sagement au placard, Besançon s'intéresse à cet objet qui n'a de commun que son usage. L'accessoire, acteur malgré lui de la Seconde Guerre mondiale et de ses prémices, raconte l'urgence et la fuite, le départ précipité des républicains espagnols, des Français jetés sur les routes de l'exode ou des populations persécutées. Il est ce compagnon d'infortune dans lequel on glisse un effet sentimental (souvenir, album photo...), sans savoir s'il sera possible de revoir le monde auquel on s'arrache. Il est un outil prisé des résistants pour mener à bien leurs activités clandestines ou utilisé par les trafiquants du marché noir pour dissimuler des denrées. Il est encore un « objet trace », symbole

De Decker, les yeux du monde

En 1976, pendant les émeutes de Soweto, une seule Blanche travaille aux côtés des photographes zoulous. Cette exception, c'est la française Marie-Laure de Decker (1947-2023), pionnière du photojournalisme. Avec 300 clichés, souvent inédits, la rétrospective de la MEP restitue ses reportages les plus marquants, dont ceux consacrés à la guerre du Viêt Nam (*GI à Da Nang en 1971, photo*) que la jeune fille bien née part couvrir seule. Dès cette entrée dans la profession s'affirme la volonté de ne pas montrer l'horreur mais l'humain et la dignité de ceux qui traversent les conflits. Elle irriguera tous ceux qu'elle couvre: la lutte anticoloniale au Tchad, où elle rencontre l'archéologue Françoise Claustre, kidnappée en 1974 par un groupe de rebelles, les dernières années de l'apartheid, la résistance à la dictature de Pinochet... Le parcours souligne la place du portrait dans son travail, qu'il s'agisse d'anonymes ou de personnalités publiques.



MARIE-LAURE DE DECKER/SP

En témoigne ce célèbre cliché de Giscard dans l'intimité, se regardant à la télé, fraîchement élu à la présidence. Orson Welles gratifiait Marie-Laure de Decker des plus beaux yeux du monde. Au moins autant pour leur bleu limpide que pour leur regard.  S. G.

Marie-Laure de Decker.

L'image comme engagement,

Maison européenne de la Photographie, Paris (4^e). Jusqu'au 28 septembre. www.mep-fr.org